

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 18 (1910)

Heft: 9

Nachruf: Florence Nightingale

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Florence Nightingale †

La femme de bien, dont une dépêche annonçait dernièrement la mort, était née le 15 mai 1820 à Florenee, où ses parents s'étaient arrêtés au cours d'un voyage. Son grand-père maternel était le philanthrope William Smith, connu comme un des premiers militants antiesclavagistes de son temps avec Wilberforce, dont il était l'ami.

Florence Nightingale reçut une éducation extrêmement attentive de la part de ses père et mère et d'une gouvernante à laquelle elle a conservé toute sa vie le souvenir le plus reconnaissant. Douée d'une intelligence vive et étendue, elle s'appliqua à la peinture, à la musique, à l'étude des langues modernes, puis à celle des mathématiques et des classiques. Mais toute jeune déjà, son cœur se tourna vers ceux qui souffrent, et elle s'intéressa à tout ce qui se faisait autour d'elle en faveur des déshérités.

Sa sympathie pour les victimes d'infirmités et de maladies s'accrut de ses propres expériences, car son corps était demeuré débile, et jamais elle n'a connu l'indépendance que donne la santé. Bientôt elle eut la passion de tout ce qui pouvait contribuer à soulager les souffrances des malades; elle mettait à profit les nombreux voyages de ses parents pour étudier sur place l'organisation des hôpitaux et des asiles, comparer leurs installations et les méthodes de traitement, dans le but arrêté de faire servir ses observations au bien de ses semblables. A Paris chez les sœurs de charité, à Kaiserswerth chez les diaconesses, elle s'imposa, malgré la faiblesse de ses forces, un apprentissage complet de bon samaritain. Rentrée à Londres en 1854, elle fut frappée de l'état de négligence où était tenu l'hôpital des institutrices et consacra tout ce qu'elle avait de noble dévouement à

la réforme de cet établissement, dont elle sut faire un modèle.

Epuisée par un labeur de plusieurs mois, miss Nightingale songeait à prendre quelque repos quand elle apprit par les journaux la triste situation où se trouvait l'armée anglaise en Orient. La guerre de Crimée, on le sait, a été l'une des plus meurtrières du siècle dernier: les épidémies y ont fauché des moissons d'hommes, laissés presque sans aucun soin à des centaines de lieues de leur patrie. Florence Nightingale oublia sa fatigue; elle se présenta au ministre de la guerre, lui proposa de former une équipe d'infirmières volontaires et de partir avec elles pour le théâtre des hostilités. Le 23 octobre 1854, elle était nommée surveillante d'une petite troupe de 33 infirmières avec qui elle s'embarquait le 27.

Le navire débarqua les infirmières à Scutari. Là se trouvait le trop célèbre hôpital militaire où tant de milliers de malades, d'estropiés, de fiévreux, de cholériques évacués en hâte des champs de bataille de la Moldavie et de la Crimée, gisaient pêle-mêle, morts et mourants, dans une saleté repoussante, charnier dont on ne pouvait approcher sans horreur. Florence Nightingale surmonta l'épouvante de ce spectacle et, sans tarder une minute, se mit à la besogne. Elle répartit son équipe d'infirmières selon leurs forces et leurs aptitudes: les unes aux malades, les autres aux blessés, celles-ci à la cuisine, celles-là aux soins de propreté, à la lessive, à la désinfection des matelas, aux bandages; elle forme à leurs devoirs les nouvelles arrivantes; elle est partout; elle met la main à tout; elle écrit des lettres que lui dictent les malades et les mourants; elle s'occupe de faire parvenir aux parents les petites économies du soldat; elle ré-

pond aux demandes des personnes qui offrent le concours de leur bourse, elle distribue les objets de première nécessité et de luxe aussi, qui, totalement inconnus naguère, affluent maintenant. Un chiffre suffira à témoigner la force que cette femme puisait dans son héroïsme: en février 1855, sept médecins militaires succombèrent à l'hôpital, tandis que huit autres étaient terrassés par la maladie; elle était debout vingt heures de suite, aux provisions, à la literie, au chevet des mourants, à la table d'opérations...

Quelques mois plus tard, elle passa en Crimée pour y organiser l'hôpital de Balaklava. Elle y prit le choléra et fut plusieurs jours entre la vie et la mort. Ses amis la pressèrent de regagner l'Angleterre; elle refusa et retourna à Scutari où, disait-elle, il restait beaucoup à faire. Elle était encore si faible qu'on dut la transporter en litière sur le navire. A peine débarquée, elle reprit son activité inlassable. La récompense de tant de dévouement fut de voir la mortalité, qui avait atteint 60 pour cent du corps expéditionnaire dans les sept premiers mois de la campagne, tomber à un chiffre d'un tiers supérieur seulement à celui de la garde, dans les bonnes casernes de Londres.

La prise de Sébastopol et la suspension des hostilités n'arrêtèrent pas son zèle. Des régiments restaient l'arme au pied, dans l'attente de la signature de la paix. Elle retourna en Crimée, fonda un cercle et une salle de lecture pour les soldats, une école pour les illettrés, organisa des conférences, s'occupa du bien-être des Français, des Turcs et des Piémontais comme des Anglais, et ne rentra en Angleterre que cinq mois après le dernier coup de canon.

L'héroïsme et le désintéressement de Florence Nightingale avaient porté om-

brage aux bénéficiaires de maintes sinécures. Il y eut des tentatives de dénigrement de son œuvre et de sa personnalité. C'est une joie de constater qu'elles furent couvertes par l'élan de la reconnaissance nationale. Ses concitoyens voulaient l'honorer en créant un hôpital qui eût porté son nom. Une collecte réunit plus d'un million. Elle demanda et obtint que l'établissement projeté servît, sous le nom d'Hôpital de Saint-Thomas, à former des infirmiers et des infirmières sous la direction de médecins expérimentés.

Cependant le gouvernement avait nommé une commission d'enquête sur l'administration militaire pendant la guerre de Crimée, et miss Florence Nightingale fut citée à comparaître. Elle dénonça coura-geusement les désordres et la négligence dont elle avait été témoin, et son témoignage, appuyé de son immense popularité, contribua pour une grande part à faire cesser nombre d'abus.

Quand l'âge et les infirmités eurent mis un terme à l'activité directe de cette femme de bien, elle n'en continua pas moins à consacrer son temps et sa peine au bien-être de ses chers soldats. Par ses écrits elle ne cessa de réclamer et obtint un grand nombre d'améliorations qui ré-agirent heureusement sur la santé dans les camps et surtout dans les casernes: elle recommandait particulièrement la cir-culation abondante de l'air dans des chambrées largement ouvertes au soleil et une propreté exemplaire non seulement des hommes, mais aussi de la nourriture. Ce souci de l'hygiène et de la propreté en ont fait en quelque sorte un précurseur de Lister et de l'antisepsie. Des mil-liers d'hommes en Angleterre, dans les colonies et dans beaucoup d'autres pays lui doivent, sans le savoir, un sort meilleur sinon la vie.